

## **Ingrid THOBOIS**

*Née en 1980, Ingrid THOBOIS a effectué de nombreux voyages, dont une année sur la route de « L'Usage du monde » de Nicolas BOUVIER et plusieurs missions d'observation électorales en République Démocratique du Congo, Azerbaïdjan, Moldavie. Elle a enseigné le Français Langue Etrangère, entre autres à Kaboul en 2003-2004 et a réalisé des reportages presse et radio, notamment en Iran et en Haïti. En 2007, elle a reçu le Prix du premier roman pour **Le roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés**. Elle a aussi publié plusieurs nouvelles, entre autres dans la revue Senso (N°30 et 33)*

### **BIBLIOGRAPHIE**

<i>Le roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés</i>	Phébus	2007
<i>L'Ange anatomique</i>	Phébus	2008
<i>Le simulacre du printemps</i>	Le Bec en l'air	2008
<i>Nassim et Nassima</i> (Roman jeunesse)	Rue du monde	2009

par Ingrid THOBOIS

**S**amuel se réveilla en criant. De ce cauchemar récurrent, il ne gardait jamais qu'une sensation cryptée, entre fièvre et nausée. S'étirant, il constata avec un étonnement sans joie qu'il ne lui manquait rien de ses jambes ni de ses bras. Il se passa de l'eau sur le visage et se lava les mains. Il jeta la deuxième brosse à dents. Comme il se séchait les mains, il remarqua le collier suspendu au porte-serviette. Il posa son flacon de parfum *Vetiver* en plein milieu de la tablette désertée et donna un coup d'éponge sur le lavabo.

Verre de whisky soda, paquet de cigarettes. Samuel se détesta comme il s'était chaque jour détesté depuis l'accident de Jean-Baptiste... jusqu'à ce que Yasuko entre dans son existence. Mais voilà qu'elle en ressortait brusquement après douze semaines d'une vie brève, peut-être, mais commune. La jeune femme s'en allait comme elle était venue : apparue, disparue. Deux mots à l'écriture pressée au dos d'un prospectus et elle avait claqué la porte.

Tout était si récent. Tout avait été si rapide. Samuel oubliait puis cognait la réalité au détour d'un objet, d'une fragrance, d'une couleur ou d'un son. Se rasant devant la glace, il revoyait le visage qui s'était reflété à côté du sien : la fine lucarne des yeux sous le front large, le nez réduit à son arête, la bouche pointue, les pommettes hautes, les joues creusées... cette fille avait des airs de sablier. Le tout poudré et détourné par un casque d'épais cheveux noirs. L'avait-il jamais trouvée belle ?

Des placards aux étagères, du salon à la chambre, Yasuko n'avait rien laissé sinon un collier au pendentif rectangulaire dont elle ne se départait que pour prendre sa douche. Samuel avait hésité à le jeter. Il

l'avait glissé dans le tiroir de la salle de bain. Il avala une gorgée de whisky et se reprocha d'y mettre chaque fois moins de soda. Ses mains ridèrent le cuir des accoudoirs. Samuel se méprisa pour sa mauvaise foi : il n'était pas tant malheureux qu'humilié. Il se racla la gorge comme on cherche à dissimuler la véritable raison d'une larme. Mais il vivait de nouveau seul, sans témoin à sa vanité.

\*

*CHERCHE AIDE A DOMICILE. TEMPS PLEIN. LOGEE. NOURRIE. PRIME SI DOUZE MOIS CONSECUTIFS. URGENT. CONTACTER...* Le journal avait été abandonné dans les sanitaires de l'aéroport Roissy Charles de Gaulle. Entre pouce et index, Yasuko l'avait décollé de la margelle et passé sous le hurlement du sèche-mains. Le numéro de téléphone n'était presque plus lisible. On pouvait également répondre par courrier à une boîte postale, mais *UNE ENVELOPPE TIMBREE* était exigée pour la réponse. Or, Yasuko ne savait plus ce que signifiait « *enveloppe* », et « *timbrée* » ne lui évoquait rien qui vaille. Aurait-elle possédé tout le vocabulaire nécessaire, elle n'avait de toute façon aucune adresse où se faire expédier du courrier à Paris.

Samuel solidifiait son café de sucre en dépliant le journal. Dans sa quête de matière à romans, il lisait chaque dimanche matin les annonces *RENCONTRES* et *EMPLOIS* du *Paru vendu*. Les deux rubriques auraient dû n'en former qu'une : ce misérable cahier des charges de l'amour était lu par les mêmes personnes aux exigences si élimées qu'on ne faisait plus le distinguo entre la liste des courses et l'idée qu'on se faisait de la joie.

Il avait trente-neuf ans. Visage carré, nez grec, front plat. Le regard gris étiré par trois rides retroussées au coin de l'œil. Les lèvres étonnamment fines, un rien féminines. Ses mains noueuses étaient à l'image de son corps dense dont il savait se servir, jamais plus pour aimer. Il avait eu du charme du temps où il savait sourire. Aujourd'hui les femmes le contournaient comme on évite un trou dans la chaussée. Hormis la petite rédaction du magazine spécialisé dans les modèles réduits où il était correcteur, et une librairie de livres d'occasion,

Samuel ne fréquentait aucun lieu de sociabilité. Ivan, le libraire, était l'unique relation qu'on lui connaissait.

Il avait pourtant un frère cadet dont il avait été aussi proche qu'admiratif. Mais lorsque la vie de Jean-Baptiste bascula, Samuel fut incapable de regarder son hémiplegie faciale en miroir. Jusqu'ici, les deux frères s'étaient tant ressemblés que, malgré leurs cinq années d'écart, on les croyait jumeaux. Au retour de l'hôpital Henri Mondor où il n'alla qu'une fois, Samuel déchira le courrier que Jean-Baptiste lui avait remis pour le directeur de l'opéra. Sa carrière de danseur professionnel était brisée. Sa voix n'était plus qu'un brouet sonore. Samuel cessa de lui téléphoner. À distance, il rendait encore de rares services à Jean-Baptiste. Le dernier en date avait été de passer pour lui une petite annonce.

\*

Enfoncé dans le cuir de son fauteuil, Samuel tournait le dos à ses fenêtres immuablement closes, la presse étalée devant lui comme une justification à sa réclusion. Être seul avec ses journaux et son café représentait tout ce qu'il attendait de l'existence. « Plus » reviendrait nécessairement à actionner la pompe d'un bonheur insatiable qui finirait toujours par manquer d'air.

Il démantibula le *Paru vendu*, plaignant la personne dans le besoin qui irait répondre à cette annonce. Voilà, il l'avait sous les yeux ! Publier était donc un jeu d'enfant... mais son regard transperçait les parois du coffre dans lequel s'entassaient ses échecs. *Ça pèse un âne mort !* À peine rhabillées il les poussait vers la porte en leur glissant l'argent dans la main. Il ne tolérait aucune allusion au contenu de ce meuble contre lequel l'amour se faisait odieusement. Samuel chassa de ses pensées ces visages aux pores dilatés. Il relut son annonce à voix haute, jouant, déclamant... mais il s'arrêta net... effrayé de déchiffrer son propre numéro.

Épuisée par ses douze heures de vol, irritée par son bagage égaré, Yasuko pleurait doucement son décalage horaire, ses parents et son

mal du pays. Accroupie dans une cabine téléphonique, elle attendait de retrouver sa voix pour composer le numéro froissé.

Personne n'appelait Samuel. Il recevait parfois une ligne mélancolique d'une même silencieuse qui semblait toujours à la limite de pleurer quand il la payait. Le numéro était masqué, Samuel fut bientôt excédé par l'insistance de la sonnerie... Jean-Baptiste ? Une chaise roulante renversée ? Il décrocha.

L'attachement fut subit, terrorisant, inespéré, à la mélodie de cette voix. *Allo ? Allo ?* Dans un français haché comme des fines herbes, les cordes vocales encore givrées par leur passage au dessus du pôle Nord, Yasuko s'excusait pour le dérangement. *Qu'est-ce que c'est, une enveloppe timbrée ?* Du bout de l'index, il faisait tourner l'annonce... tout était écrit quelque part, y compris les erreurs. *Qu'est-ce que c'est, une enveloppe timbrée ?* Insistait Yasuko. *Rendez-vous dans trois heures devant la pyramide du Louvre !* Samuel raccrocha, la pince de ses dix doigts refermée sur son crâne. Son cœur cognait contre son sexe. Le remord lui vida l'estomac. Puis le bonheur.

Une larme creusait une fine tranchée dans le maquillage de Yasuko. L'aéroport de Narita se diluait dans son esprit avec le fondant du soleil sur la baie de Tokyo. Elle chiffonna l'annonce et fut tentée de la jeter. Elle la lissa sur son genou, la plia et l'enferma dans le pendentif rectangulaire à son cou. Puis elle promena ses yeux rougis sur la signalétique de l'aéroport.

\*

Tandis que Yasuko regardait défiler la banlieue parisienne, Samuel se demandait s'il allait ou non changer de chemise et Jean-Baptiste faisait ses exercices d'orthoptie. Une main sur son œil valide, il forçait l'autre à se mouvoir à l'horizontal, de son genou droit à son genou gauche, puis de son genou gauche à son genou droit. Ensuite à la verticale, du parquet au plafond et du plafond au parquet. Enfin en diagonale, d'une reproduction de Bacon à une autre de Chagall, puis

de Chagall à Bacon. Epuisé, il essaya de suivre le trajet souple du chat qui lui tenait compagnie, mais son regard le perdit aussitôt.

Samuel n'avait eu qu'à signer une décharge pour que Jean-Baptiste passe en hospitalisation de jour. Au personnel médical, on avait décrit par le menu le nouvel équipement de l'appartement : revêtement adapté, installation de mains courantes, barres de relevage et siège de douche. Il n'y eut aucune expertise. Les ambulanciers qui avaient ramené Jean-Baptiste chez lui l'avaient aidé à soulever ses jambes l'une après l'autre jusqu'au troisième étage.

— *Voilà, nous y sommes ! Vous êtes sûr que ça ira ?*

Jean-Baptiste avait frappé à sa propre porte.

— *Elle a dû s'absenter pour faire les courses !* Il avait répété cette scène plusieurs fois dans sa chambre d'hôpital.

L'accident vasculaire cérébral s'était produit il y avait plus d'une année. Mais ce n'est qu'une fois seul chez lui que Jean-Baptiste comprit : face aux boutons de la gazinière qu'il ne pouvait plus manipuler, face à la porte du réfrigérateur qui était devenue trop lourde, face au couloir étroit qu'il parcourait en un temps infini, funambule défigurée.

\*

Yasuko s'était endormie, le front à la vitre du train. Entre ses bras, son sac à main presque vide se soulevait au rythme de sa respiration. Une mèche de cheveux barrait la moitié de son visage. Ainsi étendues et croisées à hauteur des chevilles, ses jambes minces, tordues à l'endroit des rotules, ressemblaient à des pattes de sauterelles en papier.

Depuis sa petite enfance, Yasuko trouvait son bonheur dans les plis. Elle avait confectionné sa première grue avant de savoir marcher. À cinq ans, elle réalisait des figures aussi complexes que la gazelle ou le stégosaure. À huit ans, elle avait remporté tous les prix d'origami de Chiba - où elle était née - et de Yokohama - où elle était allée à l'école. L'histoire aurait pu s'arrêter là. Mais la grand-mère de Yasuko

était un minuscule tyran aux baisers abrasifs et à l'ambition massive – par procuration. En outre, elle haïssait le Japon. Lorsque son mari était mort, Méi n'avait éprouvé que soulagement. Enfin ! Pouvoir bazarder kimono et obi qui lui avaient comprimé pendant quarante ans le peu de poitrine qu'elle avait - et qu'elle avait entièrement perdu dès sa première année de mariage. Enfin ! Pouvoir se débarrasser de ses geta qu'il était de bon ton de choisir trop petites. Enfin ! Ne plus avoir à prétexter quelque réunion de bonnes femmes au thé vert pour descendre à Shibuya observer les jeunes vêtus comme des chauves-souris. À soixante-dix ans, son mari fraîchement inhumé dans le cimetière d'Aoyama, elle avait filé s'acheter sa première paire de baskets, un T shirt extra small I LOVE PARIS et un pantalon stretch en polyamide.

Méi avait emmené sa petite fille dans toutes les villes moyennes autour de Tokyo pour qu'elle participe à des concours d'origami, puis à Tokyo où les adversaires étaient autrement chevronnés. L'enfant n'avait pas le droit de participer à des concours pour adultes... qu'à cela ne tienne ! Méi avait déclaré Yasuko atteinte de nanisme et l'avait inscrite sous sa propre identité. Dans la capitale japonaise, les adversaires de Yasuko connurent les mêmes déconvenues que ceux de Chiba et de Yokohama. Acquis au simple fait de jouer, Yasuko trotta derrière Méi. Sa réputation remontait le Japon plus rapidement que la floraison des cerisiers au printemps. Kyoto, Osaka, Nagoya, et jusqu'à Sapporo... à chaque gare, Yasuko et Méi étaient ovationnées. Méi s'offrait tout sourire aux crépitements de lumière. Yasuko détournait la tête. En dépit de son succès, elle ne cessa jamais d'être une enfant réservée qui, par-dessus tout, raffolait de la crème glacée au thé vert. Sa vie entière, elle en conserverait le goût fragile sur la langue, et tout au fond des yeux le reflet vert pistache. Chaque fois qu'elle arrivait sur un nouveau terrain de compétition, son souci premier était de trouver le marchand.

Pour obtenir que Yasuko quitte le Japon, Méi était prête à se brouiller avec toute la famille. Il n'y eut pas l'ombre d'une dispute. Monsieur et madame Daidoji ne comprirent pas l'éloignement de leur fille mais ils le respectèrent. Lorsque Yasuko monta dans l'express

pour Narita, sa mère la serra dans ses bras, ni trop, ni trop peu. C'était le début du mois de juillet. Son père porta sa valise jusqu'à son siège et lui demanda si elle avait pensé à emmener des vêtements chauds. Sans attendre sa réponse, il posa un bref baiser sur son front en lui serrant les deux mains. Puis il replongea dans son mutisme, ne parlant que pour les nécessités pratiques, comme décrocher le téléphone quand son épouse se séchait les cheveux. Le train n'avait pas encore démarré qu'ils avaient déjà quitté le quai.

Depuis la zone internationale de l'aéroport de Narita, Yasuko se retourna sur la silhouette de sa grand-mère, champignon ressortant par intermittence de la foule. De loin, la jeune femme ne pouvait pas lire l'expression de son visage. De près, elle aurait vu deux larmes rouler jusqu'au papier crépon de son cou. Yasuko, elle, aurait tout donné pour pleurer.

\*

Samuel s'engouffra dans le métro. La voix du bout du monde allait-elle l'avoir pris au sérieux ? Le trajet n'était même pas direct. Il avait choisi de changer de chemise et le regrettait. La honte le pétrifia lorsqu'il aperçut son reflet dans la vitre du wagon.

Assise au bord d'un bassin de l'esplanade du Louvre, Yasuko faisait face à la pyramide qui la renvoyait à celle, inversée, du Tokyo Big Site. Elle sursauta lorsqu'un ballon vint mourir sur ses chevilles. L'enfant regarda distraitement la jeune femme puis se baissa sans plier les genoux, privilège des moins de cinq ans. Il s'éloigna, triangulaire, les fesses en l'air, roulant le ballon devant lui.

Une goutte s'écrasa contre la cambrure du pied de Yasuko. Puis deux, puis trois, puis quatre, et bientôt la jeune femme ne fut plus en mesure de compter. L'eau ruisselait sur la pyramide, la poussière diluée striait les vitres. Bientôt, des bourrasques entraînaient tout ce qui n'était pas vissé au sol ou suffisamment lesté. Yasuko avait résolu de ne pas bouger, habitée par un romantisme idiot qui préférait la mort aux larmes, le fouet d'une pluie à l'idée d'un abri. Les cris des enfants étaient si aigus qu'ils perçaient le grondement du tonnerre. Trop

abattue pour se sentir concernée, Yasuko ne cilla pas lorsqu'une saute de vent emporta son sac à main.

Et c'est là, dans l'obscurité fondue sur la ville, qu'elle distingua un point rose.

À peine sorti de la bouche du métro, Samuel reçut en plein visage un ballon et se prit les pieds dans un sac à main qu'il ramassa. Sa chemise fut détrempeée en une seconde. Il grogna. Puis se réjouit. L'humidité ferait passer ce rose pour un pourpre ! À vingt mètres de l'esplanade il ne distinguait rien de la pyramide dissoute dans l'orage. Samuel avançait contre le vent. Toute idée de fuite l'avait quitté. Il courait vers ses retrouvailles avec une inconnue qui lui manquait déjà comme une partie de lui-même.

Jean-Baptiste était parvenu à ouvrir la fenêtre de la cuisine. La pluie lui cingla le visage, il n'en ressentit aucune douleur. À ses pieds s'élargissait une flaque où les nuages renversés filaient à toute allure. Cette image le rappela à l'idée du mouvement, si naturel qu'il n'y avait jamais songé avant d'en être privé. Un battant de fenêtre claqua, un carreau vola en éclats. Jean-Baptiste s'était fait à cette distorsion du monde où les images lui étaient livrées sans bande son. Seules certaines hauteurs parvenaient encore à ses tympans. Mais sa mémoire demeurait d'une telle acuité qu'il pouvait reconstituer mentalement chacune de ces symphonies quotidiennes. Il leur attribuait des couleurs qu'il agençait dans son cerveau comme autant de notes sur une portée.

L'hémiplégie avait défiguré son visage. Il avait perdu la plupart de ses facultés physiques. Lui restaient les plaisir minuscules : effleurer entre le pouce et l'index les étoffes adoucies par des années de lavages successifs, agacer la douceur des oreilles du chat jusqu'à ce que l'animal crache et s'enfuie. Pour ce qui était de caresser une femme et de lui faire l'amour, il s'empêchait autant que possible d'y penser. Quant à danser... sa façon de ne pas franchir l'infime ligne qui le séparait de la démence avait été de murer cette sorte de souvenirs. Mais la nuit, avec la science d'un légiste, Jean-Baptiste rêvait de

l'étirement de ses ligaments, de la contraction de ses muscles, de la cambrure de ses reins, et une musique ancienne le soulevait, à laquelle son corps s'unissait sans partage.

Il avait trente deux ans lorsqu'une veine avait éclaté, brouillant le contenu de son cerveau, irriguant ce qui ne devait pas l'être. Le jeune homme avait senti son poids le quitter. Puis son sang s'était concentré dans une seule partie de son crâne et la pompe de son cœur avait semblé se vider. Jean-Baptiste s'était écroulé, entraînant dans sa chute un soleil accroché au dos rond d'une théière.

*Imparable*, avaient conclu les médecins.

\*

Samuel fondit sur Yasuko et c'est une chance s'il ne la prit pas immédiatement dans ses bras. Il lui tendit la main. Il lui tendit son sac à mains. Yasuko interrogea Samuel d'un froncement de sourcils, il répondit d'un haussement d'épaules. Leurs visages se détendirent en même temps, craquelant un masque de tristesse auquel ils s'étaient crus condamnés.

— *Vous m'avez téléphoné tout à l'heure. Pardonnez-moi, je ne me suis même pas présenté.*

Yasuko fouillait son sac. Samuel suivait du regard l'agitation pointue de sa manucure. Elle inclina la tête en lui tendant à deux mains un rectangle de papier de riz à la trame apparente. *Yasuko Daidoji* était écrit à l'encre prune. Et rien d'autre. Il remercia, plia la carte et la fourra dans la poche arrière de son pantalon, ignorant de son outrage. Entre temps, la pluie n'avait pas cessé. Samuel pressa le coude de Yasuko et la fit pivoter vers la bouche de métro.

Ils se connaissaient depuis moins d'une heure lorsqu'ils furent projetés dans l'intimité d'une table non débarrassée, dans la confidentialité d'un air qui n'avait pas été renouvelé. L'appartement de Samuel sentait le sommeil et le pain grillé.

Samuel installa Yasuko à l'hôtel en face de chez lui. Elle ne posa aucune question. Il lui trouva quantité de choses inutiles à faire. Elle rangeait dans l'ordre alphabétique inversé des livres déjà classés dans

l'ordre alphabétique. Elle empilait chronologiquement des journaux récupérés dans le local à poubelles. Elle passait ses matinées à faire ce qu'on lui demandait, et ses après-midi à se promener dans Paris. En fin de journée, elle retrouvait Samuel chez lui et ils faisaient ensemble le point sur les tâches du lendemain. Le mois de juillet se terminait. Samuel avait débranché son téléphone fixe.

Le soir, il sortait de son travail et courait à l'épicerie fine en face de son bureau. Quand enfin il était parvenu à se décider pour une barquette de kumquats ronds, une livre de tamarin, il rentrait chez lui au pas de course. Dans la cage d'escalier, il grimaçait pour détendre sa figure chiffonnée et s'exerçait à sourire dans le métal des boîtes à lettres. Il réajustait sa veste, se décoiffait, rentrait sa chemise dans son pantalon puis l'en ressortait.

— *Yasuko ! Vous êtes encore là à cette heure ?*

Pour ce qui était d'inviter la jeune femme à dîner, Samuel choisissait toujours le moment où il risquait le moins d'être entendu : lorsqu'il avait la tête enfouie dans le réfrigérateur, qu'il se lavait les mains à grande eau ou qu'il entrechoquait de la vaisselle. Les premières semaines, Yasuko refusa. Puis elle mit de plus en plus de temps à enfiler ses chaussures et sa veste. Pour finir, elle accepta.

Au milieu du mois d'août, le personnage de Samuel était abouti. Yasuko bascula dans ses bras. Samuel y vit l'effet des prunes du Natal. Puis il ne vit plus rien du tout. Il embrassa la nuque de Yasuko dont s'élevait une odeur compliquée, la mordilla, puis la mordit. Les vêtements infiniment légers de la jeune femme tombaient un à un sur le parquet et ceux de Samuel glissaient dans un froissement discret. Craquement des lames de parquet. Les corps se répondaient dans une chorégraphie étonnamment fluide pour deux êtres qui n'avaient jamais eu l'occasion de s'ajuster. Cambrée sous le plus long baiser du monde, Yasuko ployait, tenue au creux des reins. La main de Samuel glissa vers la ligne de sa jambe tendue. La jeune femme s'enroula autour de sa taille en se hissant sur la pointe des pieds. Au milieu des habits disparaissait son pendentif.

\*

La compagnie aérienne avait mis trois semaines à retrouver le bagage de Yasuko. C'était une valise ordinaire en plastique noir, tellement compacte qu'on avait du mal à l'imaginer en provenance de Tokyo. Yasuko la délogea du haut de l'armoire. La valise dégringola, rebondit sur le lit et s'éventra sur la moquette. La jeune femme empila ses vêtements, sa paire de chaussures d'hiver, son parapluie, son sèche-cheveux et sa trousse de maquillage. Elle allait glisser la photo de ses parents et celle de Méi dans la poche latérale lorsqu'elle aperçut au pied du lit une grue en papier. Yasuko la ramassa. Elle s'étonna que le pliage n'ait pas plus souffert du voyage et de tout ce temps passé dans une poche de valise.

Cela faisait trois semaines que Jean-Baptiste n'avait plus reçu d'appel de Samuel. Chacun sa vie. Mais depuis l'accident, Samuel avait un peu plus *sa vie* que Jean-Baptiste. Qu'en était-il de l'annonce ? Mais Samuel n'avait pas le temps de parler, *une-réunion-des-montagnes-de-travail-c'était-jour-de-bouclage-la-rédaction-était-en-ébullition*. Il allait raccrocher, pressé par la peur. Jean-Baptiste le coupa.

— *On dirait qu'il y a un problème avec ta ligne fixe... comme si c'était... en dérangement...*

Samuel vérifierait. Il raccrocha puis décrocha à nouveau et composa le numéro de l'agence des télécommunications.

— *Je voudrais faire couper ma ligne... définitivement, oui... au plus tôt...je vous remercie...*

\*

Mains jointes sur la poignée, Yasuko donnait de petits coups de genoux dans les parois de sa valise qu'elle tenait comme une écolière son cartable. Elle fredonnait en attendant que la voiture passe. Elle traversa la rue qui séparait son hôtel de l'immeuble où vivait Samuel. Elle composa le code de l'immeuble, poussa la porte d'entrée, pressa le bouton de la minuterie qu'elle avait toujours connu cassée - cela faisait maintenant deux mois. Puis elle gravit les cinq étages, une main sur la rampe, reconstituant un souvenir d'enfance qui n'avait jamais existé.

— *Tu en as mis, un temps, pour rassembler si peu d'affaires !*

Yasuko sourit et posa sa valise à ses pieds, dans le couloir d'entrée.

— *Tu n'enlèves pas ta veste ? Qu'est ce qui t'arrive ? Tu as l'air triste.*

Yasuko lui mentit d'un baiser sur la tempe.

Samuel était léger pour la première fois depuis l'accident de son frère. Il avait dégagé la moitié de ses placards et la tablette de la salle de bain. Pour l'anniversaire de Jean-Baptiste, Samuel avait fait l'effort d'appeler, mais personne n'avait répondu. Il réessayerait plus tard. Il irait rendre visite à son frère. Il oublia.

Samuel et Yasuko vécurent ensemble trois mois au dessus des restaurants chinois dont les effluves ne le dérangent plus. Il acceptait même d'ouvrir ses fenêtres. Le jour où elle avait emménagé chez lui, Yasuko lui avait demandé pourquoi est-ce qu'il avait passé cette annonce pour une aide à domicile dont il n'avait manifestement pas besoin. Samuel était trop heureux pour percevoir un quelconque danger. Il avait répondu en soulevant Yasuko dans ses bras, en la faisant tourner, en riant et en la picorant de baisers. Il avait passé cette annonce pour la rencontrer, *Elle* ! Yasuko avait respecté cette façon d'éluder la question.

Les murs de la chambre à coucher étaient blancs et nus. Un store acajou isolait du vis-à-vis de la cour sans toutefois plonger la pièce dans le noir dont Samuel se méfiait. Le matelas était ferme, la lampe de chevet diffusait l'exacte luminosité dont ils avaient besoin pour faire l'amour. Les draps frais étaient tendus à la perfection. Samuel avait un rapport obsessionnel à la propreté. À force de se laver, il n'avait presque plus d'odeur. Trois mois durant, Yasuko s'était réveillée aux bruits de sa douche. Cela commençait toujours par un son puissant, le temps que l'eau atteigne la température souhaitée. Puis l'intensité baissait et le bruit rappelait l'écoulement régulier d'une fontaine, modulé selon l'orientation du jet. La séquence s'achevait sur le choc de la pomme de douche contre l'émail. Il était alors temps pour Yasuko de se lever. Lorsqu'elle rentrait à son tour

dans la salle de bain, on aurait dit que quelqu'un venait d'y faire le ménage. Pas une goutte d'eau échappée de la baignoire. La serviette de toilette utilisée était repliée comme à l'hôtel. Yasuko ouvrait la fenêtre pour chasser l'odeur entêtante de *Vetiver*. Ce parfum dont Samuel s'aspergeait chaque matin lui garantissait une identité pour la journée. Qu'advierait-il une fois le parfum évanoui ?

— *Un parfum coûte moins cher qu'une psychanalyse.*

Cette plaisanterie ne la faisait pas rire.

\*

Yasuko avait trouvé un emploi au « Rêve de l'escalier ». Elle parlait un français parfait, sans accent, mais ce n'était pas cela qui avait décidé Ivan. L'agrafage, la broche ou la couture des cahiers, le collage de la couverture, la bonne tenue des coins et la droiture du dos n'avaient aucun secret pour la jeune femme. En quelques pliages, collages et découpes, elle transformait un ouvrage fripé comme un vieux kaki en un objet rutilant. C'était exactement ce qu'il fallait à celui qui achetait au kilo des livres rescapés des greniers les plus poussiéreux et des caves les plus humides.

Le soir, Samuel allait chercher Yasuko à la librairie. Mal habitué au bonheur, il entrait prudemment comme dans un lieu à la topographie ignorée. C'est pourtant dans la proximité d'Ivan et des livres déjà passés entre mille mains que Samuel avait redécouvert le désir. Il l'associait donc tout naturellement à l'odeur de papier et de poussière mêlés. S'il avait voulu analyser ce charme en détail, il y aurait décelé un mélange complexe d'absences et de présences, relevé par un soupçon de métal qui picotait en retrait des maxillaires. Mais Samuel se gardait bien de décomposer ce qui lui procurait une rare impression de paix.

Ivan et Samuel ne connaissaient presque rien de leurs vies respectives. Les deux hommes s'estimaient pour leur culte commun du silence. Le libraire devinait le frisson de Samuel lorsqu'il marchait entre les murs de livres, la respiration lente et régulière, les mouvements freinés par une eau invisible. Samuel caressait les

couvertures, les soulevait parfois, jouait de son pouce sur la tranche comme avec les dents souples d'un peigne. Peu de clients savaient apprécier ce lieu qui était toute la vie d'Ivan.

Lui et Yasuko avaient tissé leur lien comme deux araignées pudiques. L'homme qu'ils avaient en partage disparut rapidement de leur relation. Il ne fut bientôt plus question que de leurs propres silences, de leurs effleurements, *pardon - pardon !* - et du sillage de l'autre. Comme ils n'étaient que deux, ils ne prenaient jamais leur pause ensemble, et il y avait pour ainsi dire trop de monde pour qu'ils puissent se parler. Non que les clients se soient bousculés, mais chaque ouvrage était passé dans tant de mains, de lits, sur tant de tables de chevet, de banquettes de train, de tablettes d'avion, dans les renforcements de tant de fauteuils, se chargeant à l'infini des particules de vies, qu'on avait toujours l'impression qu'une foule emplissait la librairie.

La trajectoire du fauteuil roulant qui passait sur le trottoir était d'une lenteur insoutenable. Le dévers et les pavés gênaient sa progression. Regardant à travers la vitrine, Ivan se demandait ce qui avait bien pu arriver à un si jeune homme. Sa ressemblance avec Samuel était déconcertante. Lorsqu'il se retourna, Yasuko n'était plus là. Ivan attendit son retour plusieurs jours. Puis il n'attendit plus. Quant à Samuel, on ne le revit jamais, ni à la rédaction, ni au « Rêve de l'escalier ».

Ingrid THOBOIS © 2009